

## CATEGORIE COLLEGES 4<sup>e</sup>-3<sup>e</sup>

### 1<sup>er</sup> Prix

Servane PAILLARD  
Collège P. et M. Curie, La Talaudière

#### Peine de nos miroirs

« Je suis différente parce que je suis laide »

C'est ma réplique de tous les jours, la seule qui ne change pas au fil des années, ma seule vérité. C'est l'obsession qui me dévore, la terreur nichée au fin fond de mon être, l'expression de tous mes désirs jamais assouvis : c'est ce que je ressens dans mon cœur et ce qui s'affiche sur mon corps. Laide, belle ; la différence est là, à peine perceptible, juste assez pour que les cœurs s'emballent ou se dégoûtent devant l'apparence. L'apparence... Ce mensonge qui régit les lois, qui pousse à être plus haut que les autres ; ce vil concept perverti, qui suffit pourtant à gouverner le monde et qui se désigne en deux mots : beauté et laideur. C'est une question de chance, celle que je n'ai pas eue. Certains parviennent à s'en défaire, pas moi. C'est une pensée pernicieuse qui se puche dans ma tête et refuse d'en sortir.

Petite, on me disait que j'étais un ange, la plus mignonne des petites filles, tous étaient heureux de mon sourire d'enfant. Ce n'était que mensonge. Je n'étais même pas dans la moyenne. J'étais plus laide que toutes et je ne le savais pas. Je croyais en toutes leurs paroles et y répondais d'un remerciement sincère. Puis les choses ont changé. J'ai grandi. J'ai appris. J'ai compris.

Je voulais changer. Je pensais que ce serait facile. J'ai arrêté de manger. J'ai acheté des tonnes de produits de beauté. Mais rien n'a changé. Ou du moins, moi je n'ai pas changé. Mes parents, si. Je pensais qu'ils me comprendraient, qu'ils m'aideraient et me soutiendraient. Encore un mensonge. Ils ont pleuré, m'ont dit que ce n'était pas vrai, que je n'étais pas grosse, que mon visage n'était pas déformé, que je n'étais pas laide. Ils m'ont envoyée voir un psy.

J'aurais tant aimé pouvoir le dire : « je suis différente parce que suis belle » : je me voyais fraîche, fine, le teint rosissant sous les produits de beauté bien appliqués, les cils gracieux soulignés d'une touche de mascara, les cheveux ondulant dans le vent du soir, souriante, au bras d'un homme plus beau encore.

Mais le miroir en face de moi ne me renvoyait que le reflet contraire à mes rêves, et plus je me contemplais, me comparant à ces photos d'actrices retouchées, plus je me sentais hideuse, plus j'étais hideuse ! Le spectre de ce que j'aurais pu être revenait me hanter, susurrant à mes oreilles des pensées déplaisantes et je me sentais défaillir devant le gouffre que couvrait cette vérité horrible.

Puis je l'ai vu. Assis dans son fauteuil, les mains jointes pour mieux vous écouter, la bouche ralliant mes parents d'un seul mot, définissant mon cas d'une maladie banale. Mon psychologue. Mon pire cauchemar. Il n'était pas méchant, oh non, mais sa bouche revenait toujours sur ces termes injustifiés, appuyant sur les plaies de ma laideur, entraînant mes parents dans une voie infernale, les retournant contre moi, leur fille.

Anorexie, mal-être, n'importe quoi. Je serais malade ? Vous me dites que c'est plus compliqué que ça, mais voilà ce que j'entends moi : vous pensez que j'ai disjoncté, que je suis folle, que je suis malade ! Vous avez peut-être raison. Je suis malade. Malade de vous entendre, vous et vos mensonges hypocrites, malade de devoir trouver sans arrêt le sens caché de vos commentaires. Vous dites que je suis belle alors que, je le sais, je le sens que je suis moche ! Je suis moche, laide, hideuse, dégoûtante. Pourquoi est-ce si difficile pour vous de le voir ? Pourquoi suis-je la seule à le savoir ? A le comprendre ? A le dire ? Je suis sûre que vous le pensez au fond. Vous tous. Je ne peux pas être belle. Pas là, pas maintenant. Sinon pourquoi faire ces efforts ? Pourquoi le serais-je déjà, alors que je peine chaque jour pour le devenir ? Ma laideur serait un mensonge ? J'en serais prisonnière ?

Non.

Ce n'est pas possible ; ce ne peut pas être un mensonge.

Je suis laide.

C'est la pure vérité.

Il ne peut pas en être autrement.

Ou ma vie entière ne serait plus qu'un mensonge.

J'ai peur. Je suis terrifiée. Terrifiée par ce gouffre dans ma poitrine, qui grandit à chaque heure tandis que je tente en vain de le combler.

Je ne comprends pas. Je ne comprends plus. Je suis perdue. Je veux juste être belle. Je sens juste que je dois poursuivre mon régime, que je dois continuer à acheter ces produits, à les étaler sur mon visage. Alors pourquoi je me sens si mal ? Pourquoi est-ce si difficile ? Pourquoi me croyez-vous folle ? Pourquoi me croyez-vous belle ?

Et pourquoi, moi, je ne vous crois pas ?

Oui... pourquoi, moi, je n'arrive pas à vous croire ?

Un faible rayon de soleil perçait par la fenêtre au rideau baissé, éclairant péniblement la commode et le pied du lit. Comme tout autre matin, les onguents aux couleurs variées étincelaient de mille feux au contact du filament de lumière, projetant des myriades de petites lueurs sur les sombres murs de la pièce. Le chant du rossignol s'engouffrait par la vitre de la lucarne qu'on devinait ouverte sous le rideau, et le courant d'air frais l'accompagnant venait agiter celui-ci, avant de s'accroupir sur le sol en volutes invisibles. Le tic-tac de l'horloge, mélodie monotone, résonnait dans la pièce, limpide comme de l'eau qui coule, goutte par goutte, au plafond d'une grotte.

Tout était calme.

Au pied du lit, comme à son habitude, l'habitante avait laissé la balance allumée, et son poids de la veille luisait dans l'obscurité. Un pied dépassait de sous la couverture, inerte. La tête de la jeune femme allongée était tournée vers le mur délavé, sur lequel des yeux aguerris auraient pu distinguer l'affiche de la très célèbre Keira Knightley, plongée dans la pénombre. Mais les yeux de l'habitante n'étaient pas ouverts, celle-ci était plongée dans un profond sommeil. Sa peau était pâle, presque blanche, comme usée par les années de maquillage incessant, et on lui devinait, sous les draps fins, une taille bien trop fine pour son âge.

Une sonnerie retentit. La dormeuse ne bouge pas. Une clé dans la serrure. Une porte grince. Une voix, inquiète. Des pas, rapides, martelant le sol froid, tandis que l'individu

traverse l'appartement. Le silence qui s'égrène en de précieuses secondes où le temps semble être suspendu. L'oiseau à la fenêtre s'est tu depuis longtemps.

Puis la porte de la chambre qui s'ouvre, doucement, en un souffle de vent. Une main qui se déplace sur le mur, qui cherche l'interrupteur, qui le presse. Une lumière aveuglante, effaçant les lueurs des produits de la commode, mais pas assez éblouissante pour réveiller la dormeuse, don le rêve continue, sans trouble. L'intrus, qui s'approche du lit, hésitant, tremblant. Un tintement clair dans le silence. Le pied de l'inconnu a heurté la balance. Et l'homme rit. Un rire de déni. Froid, glacial, même. Il a vu le chiffre, il ne veut pas le croire : ce doit être une erreur. Mais il connaît déjà la vérité : il l'a devant les yeux.

Il tire la couverture, porte la main à sa bouche. Il veut vomir, pleurer, mais le choc l'en empêche. Il est paralysé. Ses genoux le lâchent et il s'affaisse sur le sol froid.

Dans le lit, l'habitante n'a pas bougé, toujours aussi fine, toujours aussi pâle, toujours aussi froide. Toujours aussi froide...

Des larmes d'éparpillent sur son visage qui affiche une expression d'honneur. Il n'est pas triste, il a peur. Une terreur inconditionnée, plus profonde, plus noire que les ténèbres elles-mêmes, la seule partagée par chacun dans ce monde : la peur de la mort. Il vomit.

Paisible, l'habitante dort toujours, plongée dans ce sommeil profond dont elle ne se réveillera pas. Mais tandis que son corps est au supplice, elle sourit. Son âme est en paix.

Sur la balance, dans la pénombre de la pièce, dans le silence mortuaire ponctué de sanglots, la balance grésille, le chiffre mortel toujours affiché sur son écran.

Sur le parking il y avait foule, je me suis demandé d'où venaient tous ces gens. En effet, au Bessat, cette agitation a de quoi surprendre puisqu'il doit être difficile de trouver village plus calme et ennuyeux que le nôtre. Les seuls événements notables ces dernières années ont été le changement de propriétaire de l'épicerie et l'installation d'un panneau d'information sur la place de la mairie. Panneau qui est d'ailleurs vierge comme aux premiers jours puisqu'aucun document n'y a encore été punaisé, par manque d'événements à annoncer ! On se demande bien ce qui leur était passé par la tête en l'installant ! Mais laissons là mon petit hameau, car avant toute chose, je voudrais vous donner deux ou trois indications sur ma famille... et sur moi, Soan.

J'étudie en quatrième, au collège Stanislas, à Paris, l'un des meilleurs du département. Je suis assez bon à l'école et, depuis tout petit, je rêve de suivre les traces de mon cousin, Simon, qui, après être passé entre ces murs, a eu le privilège de suivre des cours à la Sorbonne, université prestigieuse. J'étais donc profondément heureux l'année dernière, lorsque mes parents ont accepté de m'inscrire dans cet établissement. Cela tenait presque du miracle, car le moins que l'on puisse dire est que ma mère n'était guère enthousiaste à l'idée que je sois en internat, loin d'elle toute la semaine ! De mon côté, j'adore l'autonomie et le fait de devoir me débrouiller seul ne me gênait pas du tout, bien au contraire, cela m'enchantait ! Mais il a fallu trouver un terrain d'entente : je dois revenir à la maison, au Bessat, aussitôt les cours terminés, le vendredi soir. Pas question de flâner ! Je dois rentrer ventre à terre, car elle m'attend de pied ferme à la gare ! Il faut voir le bon côté des choses : elle est tellement contente de me retrouver qu'elle me dorlote tout le week-end. Petit inconvénient par contre : elle ne me laisse repartir qu'à la dernière minute, le lundi matin. Résultat : je dois me lever à

cinq heures ! Vous parlez d'une vie ! J'aurais préféré retourner au bahut, tranquillement, le dimanche soir, afin de ne pas être obligé de me lever si tôt ! Mais ce départ de la maison a eu des avantages insoupçonnables puisqu'il a été l'occasion d'obtenir, enfin, le droit d'avoir un portable ! Je pensais n'en posséder un qu'à ma majorité compte tenu de la belle opinion que ma mère a de cet outil ! Mais, évidemment, dans ce contexte, elle a préféré m'équiper de cet objet machiavélique que de se priver d'un petit coup de téléphone hebdomadaire et de multiples SMS quotidiens. Toujours est-il que je suis tellement ravi de cette vie d'étudiant qu'à présent je fais tout pour que ma sœur, Cathy, connaisse les mêmes joies et intègre l'établissement, en sixième, l'an prochain. J'aimerais qu'elle ressente cette immense fierté qui me gonfle le cœur, chaque jour, en allant en classe. Et pour être tout à fait honnête, l'iPhone est un bon argument pour la motiver.

Mais revenons à nos moutons. Aujourd'hui, bien que l'on soit samedi, mes parents ont dû se rendre à Lyon pour une « urgence ». Cela arrive régulièrement, car ils ont tous les deux un poste à hautes responsabilités au sein de l'entreprise dans laquelle ils exercent. Alors, comme souvent, ce matin, avant de s'en aller, ils m'ont répété d'être prudent, de n'ouvrir à personne et de prendre bien soin de Cathy. Mais je connais la rengaine par cœur, car chaque fois qu'ils partent en déplacement c'est à moi de m'en occuper. Je crois qu'ils ne réalisent pas qu'elle grandit et que je n'ai plus besoin de la surveiller. J'avais donc l'intention de passer une journée comme tant d'autres quand ils sont au boulot. Je comptais bouquiner, jouer aux jeux vidéo, écouter de la musique, nous préparer un repas sur le pouce pour nous faire un petit plateau-TV bien sympathique... Mais cela n'allait pas tout à fait se passer comme je l'espérais.

Je lisais donc tranquillement quand j'entendis des clameurs. Je leur prêtai d'autant plus d'attention que, comme je vous l'ai déjà dit, il ne se passe jamais rien d'excitant ici ! J'entendis des bribes de phrases : « Oh mon Dieu ! », « Quelle honte ! », « La pauvre ! », etc... Pourquoi tout ce raffut ? Inquiet et un peu excité, je décidai de descendre voir ce qui causait tout ce toutim ! Je sortis de ma chambre et dévalai les escaliers de la maison, quatre à quatre. Une fois dehors, je me trouvai face à un groupe compact de personnes qui semblaient toutes très agitées. J'essayai de voir ce qu'il se passait. Peine perdue. Déterminé, je tentai de traverser la foule... Je jouai des coudes et profitai de la petite taille à laquelle je devais tant de moqueries, afin de me frayer un chemin entre ces corps serrés. Je finis par me trouver au premier rang, face à un visage inconnu. C'était une femme âgée. Je la détaillai tant bien que mal, ballotté par la foule. Elle était assise par terre et semblait être la cause de cet attroupement. Elle avait l'air abasourdie, choquée même. Ses traits étaient tirés et sa peau presque translucide. Elle tremblait comme une feuille et je craignais qu'elle ne s'envole au prochain coup de vent. Elle pleurait doucement. Je frôlai par mégarde sa main et me rendis compte qu'elle était gelée. Je demandai alors qu'on lui apporte une couverture chaude. Elle me remercia par un regard soulagé mais baigné de larmes. On eut la bonne idée d'amener une petite chaise. Je l'aidai à s'asseoir. Tout autour d'elle, on chuchotait. Je compris qu'elle s'appelait Victoire, qu'elle venait faire ses courses dans notre petit village et qu'elle s'était fait voler. De l'autre côté de Victoire, face à moi, se trouvait Alexis, notre voisin. Alexis avait la trentaine. Il était toujours prêt à rendre service et, depuis ma plus tendre enfance, je l'idolâtrais : je voulais être comme lui, sportif, beau, gentil et aimé de tous. Le murmure s'étant amplifié jusqu'à devenir brouhaha, je fus obligé de crier pour lui demander qui avait fait ça. Il me répondit qu'il ne savait pas. À la limite de mon champ de vision, un mouvement attira mon attention. Je tournai la tête et vis alors un homme, tout de noir vêtu, courir, puis s'arrêter, alerté par tout ce remue-ménage. L'homme se retourna et, avant qu'il ne se remette en mouvement, jugeant la scène sans importance, je pus voir son visage quelques centièmes de secondes. Je crus reconnaître Luck, un garçon de première que je n'avais croisé qu'une ou

deux fois dans la cour. Bizarre... Pourquoi se serait-il trouvé au Bessat ? Mais je me trouvais beaucoup trop loin pour pouvoir déterminer à coup sûr son identité. Troublé malgré moi, je ne pus que bafouiller : « Voleur... s'enfuir... rattraper... ». Alexis, qui s'était rapproché pour m'expliquer plus en détail la situation et qui se trouvait maintenant à mes côtés, me lança un coup d'œil interrogatif. Face à mon absence de réaction, il suivit mon regard, comprit et prit les choses en main. Déjà, il interpelait quelques villageois et leur désignait le coupable. Tous réagirent au quart de tour et ils se mirent à la poursuite de fuyard.

Je secouai la tête afin de m'éclaircir les idées et reportai mon attention sur Victoire. Elle fixait d'un œil brillant la course poursuite. L'esprit toujours préoccupé, je m'entendis lui proposer de venir se reposer chez moi et elle accepta avec joie. Oh, non ! Que venais-je de faire ? Cela allait à l'encontre de toutes les recommandations de mes parents. S'ils l'apprenaient, ils allaient me passer un savon... Mais déjà, la femme du boucher et la boulangère, qui avaient entendu mes propos et les trouvaient A-DO-RABLES, attrapaient chacune une main de Victoire et l'aidaient à se relever. Elle avait l'air tellement secouée par ce vol... La pauvre... Oh et puis zut ! Après tout, mes parents comprendraient. La compassion, l'empathie et l'aide à son prochain faisaient également partie des préceptes et des valeurs qu'ils souhaitaient nous transmettre. J'avais eu raison d'agir ainsi. Après tout, c'était pour la bonne cause, non ? Nous avançâmes tous les quatre jusqu'à la porte d'entrée, en un quatuor brinquebalant.

Dès que nous fûmes arrivés, Victoire, comme épuisée par toutes ces émotions, se laissa tomber sur le canapé en soupirant. Je lui apportai une tisane bien chaude et la boulangère, Maris, lui donna un de ces merveilleux petits pains qui faisaient l'unanimité. L'infortunée grand-mère prit à deux mains le visage de Marie et lui adressa un sourire angélique. Elle la remercia chaleureusement et lui claqua un bisou sur chaque joue. Marie, habituée à plus de retenue, devint rouge écrevisse et rigola nerveusement. Je voyais bien que Victoire se retenait de pouffer, et je dois avouer que je n'étais, moi non plus, pas très loin du fou rire ! Mais Victoire réussit à se calmer. Elle s'excusa auprès de Marie de son exubérance !

Je lui jetai un coup d'œil et m'approchai de la fenêtre pour voir si le voleur avait été attrapé. Effectivement, les villageois qui l'avaient poursuivi le fouillaient à présent et semblaient avoir vidé son sac au sol. L'un d'eux, téléphone en main, devait déjà appeler la police ! On pouvait compter sur la solidarité des gens du village pour mener l'enquête et ne pas laisser le coupable impuni ! Je revins donc vers Victoire, rassuré, et lui annonçai la bonne nouvelle. Son visage se détendit et elle me demanda où elle pouvait se rafraîchir. Heureux de la voir rassérénée, je lui indiquai la direction de la salle de bain et, pendant qu'elle longeait le couloir des chambres pour s'y rendre, je raccompagnai les deux commerçantes qui ne voulaient pas laisser leur boutique vide plus longtemps. Quelle aventure ! Cela allait sans aucun doute alimenter les conversations pendant quelques semaines ! Enfin, il y avait eu plus de peur que de mal.

Alors que je venais de refermer la porte d'entrée, je réalisai qu'il était seize heures. Il fallait que je prépare un petit en-cas pour Cathy. Ce n'était guère compliqué de lui faire plaisir : un bout de pain grillé, un peu de Nutella, et le tour était joué ! L'odeur alléchante ne tarda d'ailleurs pas à l'attirer ! Elle se jetait déjà sur son goûter quand la sonnette retentit. Je la laissai à sa dégustation, tout en espérant qu'elle daigne me laisser quelques miettes de tartine ! Entre nous, je n'y croyais pas vraiment. J'ouvris la porte et découvris deux officiers en uniforme, au visage fermé. Le plus grand des deux me salua et me demanda si j'étais bien Soan Fretin. Je m'entendis leur répondre un tout petit « oui ». C'était terrible ! Je ne pouvais m'empêcher d'être impressionné et intimidé. Ils se présentèrent. Ils étaient les agents Marc et Julien et voulaient me poser quelques questions. Je leur proposai donc d'entrer.

Une fois à l'intérieur, le dialogue reprit :

– Nous avons été appelés par un habitant du village pour un vol. Il semblerait qu'une dénommée Victoire Lafeuille se trouve chez vous. Est-ce bien le cas ?

– Oui, messieurs. Je lui ai proposé de se reposer un instant pour reprendre ses esprits. Elle est actuellement en train de se rafraîchir un peu.

– Nous souhaiterions lui parler et prendre sa déposition.

– Bien entendu. Je vais aller la chercher. La salle de bain est au bout du couloir.

Je les invitai à s'asseoir et m'éloignai. L'un d'eux m'emboîta le pas et m'expliqua qu'ils venaient d'interroger le voleur appréhendé par les villageois. Celui-ci prétendait ne rien savoir des événements : il était simplement en train de faire un footing quand il avait été arrêté et fouillé. Son sac était vide, ne contenant qu'une gourde et quelques barres de céréales. Ils souhaitaient donc rencontrer Victoire, afin qu'elle leur donne sa version des faits et qu'ils puissent mettre la main sur la personne qui l'avait agressée. Nous arrivâmes devant la porte de la salle de bain et toquâmes doucement. Aucune réponse ne nous parvint ? Je toquai une deuxième fois, plus fort, et attendis quelques instants. Toujours rien. J'appuyai alors sur la poignée. La porte s'ouvrit : la pièce était vide. Nous nous regardâmes avec le policier, perplexes. Je ne comprenais pas. J'entrai dans la pièce et sentis un courant d'air venant de la porte de service que nous n'utilisions jamais. Elle était ouverte. Je vis alors la fragile silhouette de Victoire s'éloignant d'un bon pas, mon ordinateur portable dans la main. Elle nous avait bien eus...